

séjour dans les villes.

Nés à la campagne, habitués dès leur enfance à respirer un air pur et fortifiant, ils se trouvaient comme étouffés dans l'atmosphère fumeuse de la ville; aussi avaient-ils hâte de retourner chez eux, après avoir porté leurs denrées au marché; jamais il ne leur venait à l'idée d'échanger les panoramas gracieux de la campagne pour les rues étroites de la cité.

Quand, pour le fils d'un cultivateur, arrivait le moment de s'établir, c'était plutôt vers la forêt qu'il tournait ses regards pour se tailler un *chez lui*. Le fils de l'habitant voulait vivre comme son père.

Hélas! les temps sont bien changés. Aujourd'hui, ce goût de la vie des champs disparaît peu à peu chez notre jeunesse canadienne; elle n'aime plus, comme jadis, la vie douce et calme du laboureur, ni les humbles, mais nobles travaux auxquels nos pères aimaient à se livrer. C'est un malheur que nous ne pouvons trop déplorer et sur lequel il est nécessaire d'attirer fortement l'attention, si nous voulons éviter les maux que cause toujours l'agglomération des ouvriers dans les villes. L'exemple que fournit en ce moment la république voisine en est une preuve. Les peuples qui ne voient progrès que dans la multiplication des machineries, pour le fonctionnement desquelles on vide les campagnes au détriment de l'agriculture, arrivent forcément à des désastres. Il faut l'équilibre partout, l'univers ne repose que sur cette loi. Dieu a tout fait, avec nombre, poids et mesure. Les œuvres des hommes ont besoin de reposer sur cette loi fondamentale pour se maintenir. Les économistes qui l'oublient font marcher les sociétés à leur ruine, tout en se vantant de les faire marcher dans le progrès.

Travailler à faire revivre dans la génération actuelle les goûts simples de la vie des champs, remettre en honneur les rudes travaux, mais salutaires pour le corps et l'âme serait donc une très noble tâche à remplir en ce moment—puisqu'elle serait utile à la religion et à la patrie.

Mais comment travailler à cette tâche? à quels moyens recourir pour obtenir un succès? telle serait la question à étudier. Car le dégoût qu'éprouve notre jeunesse pour l'agriculture, et l'amour des jouissances qui l'attire dans les villes sont une plaie pour notre pays.

Une question de ce genre regarde tout le monde et toutes les classes de la société, parce que dans une société tout le monde a intérêt à ce que la patrie se

fortifie et qu'elle marche dans la véritable voie du progrès.

Dans un mécanisme, le plus petit rouage a son importance, parce qu'il contribue comme les grandes pièces à la marche régulière de tout l'ensemble; or, une société est comme un mécanisme où tout ne fonctionne bien que si tous les individus sont à leur place respective.

Il y a le même danger à se jeter tous sur le même côté dans le vaisseau de l'Etat que sur le navire dans l'océan: ce qui a fait chavirer l'un fait chavirer l'autre. Malheur au pilote qui ne s'inquiète pas de ces déplacements.

Il n'y a que quelques semaines, un cultivateur me disait: "Si vous saviez quelles difficultés nous avons à nous procurer la main-d'œuvre au temps de la moisson. Personne ne veut se mettre au service de la campagne. Pour avoir un serviteur ou une servante, il nous faut donner des prix fous, et encore nous ne réussissons pas toujours à avoir de l'aide. Tous veulent s'en aller dans les villes ou dans les centres manufacturiers. A cause de cela, nous nous trouvons dans l'impossibilité de bien exploiter nos fermes. Souvent même nos enfants nous abandonnent quand ils arrivent à l'âge de nous être utiles. Dans notre temps, nous n'avons pas peur du travail sur les fermes. A quatre heures du matin nous étions au champ, et le soir nous ne descendions qu'à la nuit tombante. C'est bien changé depuis quarante ans. Aujourd'hui, un journalier ne veut pas travailler après l'Angelus du soir. Il faut que le cultivateur se multiplie pour faire ses moissons en temps voulu."

— Voilà les plaintes que m'exprimait un cultivateur, et ses plaintes ne sont malheureusement que trop fondées.

Cependant, à chaque moment, on entend les ouvriers des villes se plaindre de leur côté, que l'ouvrage manque et qu'ils n'ont rien à gagner. Comment expliquer que malgré tout ils persistent à rester dans la ville quand il leur serait facile de s'en aller comme colons sur des terres nouvelles?

Je l'ai dit au commencement: on aime plus la modeste vie des champs, elle est trop rude la semaine et trop calme le dimanche pour les goûts du jour.

L'amour des jouissances, des récréations bruyantes, du mouvement, des divertissements à grandes bandes, des promenades, des pique-niques envahissent nos campagnes; notre jeunesse se sent entraînée par ce tourbillon; la paix et la tranquillité qui fai-